

LE COUP DE PISTOLET

Des affaires de famille m'obligeaient à m'exiler dans un misérable petit village du district de X... Occupé de mon bien, je ne pouvais m'empêcher de soupirer en pensant à la vie de bruit et d'insouciance que j'avais menée jusqu'alors. Ce que je trouvais de plus pénible, ce fut de m'habituer à passer les soirées de printemps et d'hiver dans une solitude complète.

Jusqu'au dîner, je parvenais tant bien que mal à tuer le temps, causant avec le staroste, visitant mes ouvriers, examinant mes constructions nouvelles. Mais, aussitôt qu'il commençait à faire sombre, je ne savais plus que devenir. Je connaissais par cœur le petit nombre de livres que j'avais trouvés dans les armoires et dans le grenier. Toutes les histoires que se rappelait ma ménagère, la Kirilovna, je me les étais fait conter et raconter. Les chansons des paysannes m'attristaient. Je me mis à boire des liqueurs fraîches et autres, et cela me faisait mal à la tête. Oui, je l'avouerai, j'eus peur un instant de devenir ivrogne par dépit, autrement dit un des plus ivrognes, tel que notre district m'n'offrait quantité de molèdes.

De proches voisins, il n'y avait près de moi que deux ou trois de ces ivrognes émérites dont la conversation ne consistait guère qu'en soupirs et en hoquets. Mieux valait la solitude. Enfin, je pris le parti de me coucher d'aussi bonne heure que possible, de dîner le plus tard possible, en sorte que je résolus le problème d'accourir les soirées et d'allonger les jours, et je vis que cela était bon.

A quatre verstes de chez moi se trouvait une belle propriété appartenant à la comtesse B... mais il n'y avait là que son homme d'affaires ; la comtesse n'avait habité son château qu'une seule fois, la première année de son mariage, et n'y était demeurée guère qu'un mois. Un jour, le second printemps de ma vie d'ermite, j'appris que la comtesse viendrait passer l'été avec son mari dans son château. En effet, ils s'y installèrent au commencement du mois de juin.

L'arrivée d'un voisin riche fait époque dans la vie des campagnards. Les propriétaires et leurs gens en parlent deux mois à l'avance et trois ans après. Pour moi, je l'avoue, l'annonce de l'arrivée prochaine d'une voisine jeune et jolie m'agita considérablement. Je mourrais d'impatience de la voir, et, le premier dimanche qui suivit son établissement, je me rendis après dîner au château de X... pour présenter mes hommages à Madame la comtesse en qualité de son plus proche voisin et son plus humble serviteur.

Un laquais me conduisit dans le cabinet du comte et sortit pour m'annoncer. Ce cabinet était vaste et meublé avec tout le luxe possible. Le long des murailles, on voyait des armoires remplies de livres, et sur chacune un buste en bronze ; au-dessus d'une cheminée de marbre, une large glace. Le plancher était couvert de tapis, par dessus lequel étaient étendus des tapis de Pense. Déshabitué du luxe dans mon temps, il y avait si longtemps que je n'avais vu le spectacle de la richesse que je me sentis pris par la timidité, et j'attendis le comte avec un certain tremblement, comme un solliciteur de province qui va se présenter à l'audience d'un ministre. La porte s'ouvrit et je vis entrer un jeune homme de trente-deux ans, d'une char-

mante figure. Le comte m'accueillit de la manière la plus ouverte et la plus aimable. Je fis un effort pour me remettre, et j'allais commencer mon compliment de voisinage lorsqu'il me prévint en m'offrant sa maison de la meilleure grâce. Nous nous assimes. La conversation, pleine de naturel et d'affabilité, dissipa bientôt ma timide sauvagerie, et je commençai à me trouver dans mon assiette ordinaire, lorsque tout à coup parut la comtesse, qui me rejeta dans un trouble pire que le premier. C'était vraiment une beauté. Le comte me présentait. Je voulus prendre un air dégagé, mais plus je m'efforçais de paraître à mon aise, plus je me sentais gauche et embarrassé. Mes hôtes, pour me donner le temps de me rassurer et de me faire à mes nouvelles connaissances, se mirent à parler entre eux, comme pour me montrer qu'ils me traitaient en bon voisin et sans cérémonie. Cependant, j'allais et je venais dans le cabinet, regardant les livres et les tableaux. En matière de tableaux, je ne suis pas connaisseur, mais il y en eut un qui attira mon attention. C'était je ne sais quelle vue de Suisse, et le mérite du paysage ne fut pas ce qui me frappa le plus. Je remarquai que la toile était percée de deux balles évidemment tirées l'une sur l'autre.

Voilà un joli coup ! m'écriai-je en me tournant vers le comte.

—Oui, dit-il, un coup assez singulier. Vous tirez le pistolet monsieur ? ajouta-t-il.

—Mon Dieu, oui, passablement, répondis-je, enchanté de trouver une occasion de parler de quelque chose de ma compétence. A trente pas. Je ne manquerais pas une carte, bien entendu, avec des pistolets que je connaissais.

—Vraiment ? dit la comtesse avec un air de grand intérêt. — Et toi, mon ami, est-ce que tu mettrais à trente pas dans une carte ?

—Nous verrons cela, répondit le comte. De mon temps, je ne tirais pas mal, mais il y a bien quatre ans que je n'ai point touché un pistolet.

—Alors, monsieur le comte repris-je, je parierais que, même à quatre pas, vous ne feriez pas mouche. Pour le pistolet, il faut un pratique courtois. Chez nous, dans notre régiment, je passais pour un des meilleurs tireurs. Une fois, le hasard fit que je passais un mois sans prendre un pistolet : les miens étaient chez l'armurier. Nous allâmes au tir. Que pensez-vous qu'il m'arrivât, monsieur le comte ? La première fois que je m'y remis, je manquai quatre fois de suite une bouteille à vingt-cinq pas. Il y avait chez nous un chef d'escadron, bon enfant, grand farceur : Parbleu ! mon camarade, me dit-il, c'est trop de sobriété ! tu respectes trop les bouteilles.

—Croyez-moi, monsieur le comte, il ne faut cesser de pratiquer : on se rouille. Le meilleur tireur que j'aie rencontré tirait le pistolet tous les jours, au moins trois coups avant son dîner ; il n'y manquait pas plus qu'à prendre son verre d'eau-de-vie avant la soupe.

Le comte et la comtesse semblaient contents de m'entendre causer.

—Et comment faisait-il ? demanda le comte.

—Comment ? vous allez le voir. Il apercevait une mouche posée sur le mur... Vous riez ? madame la comtesse... Je vous jure que c'est vrai. "Eh ! Kouzha ! un pistolet !" Kouzka lui apporte un pistolet chargé — Pan ! voilà la mouche aplatie sur le mur.

—Quelle adresse ! s'écria le comte ; et comment le nommez-vous ?

—Silvio, monsieur le comte. — Silvio ! monsieur le comte sautant sur ces pieds ; vous avez connu Silvio ?

—Si je l'ai connu, monsieur le comte ! nous étions les meilleurs amis ; il était avec nous autres, au régiment, comme un camarade. Mais voilà cinq ans que je n'en ai pas eu la moindre nouvelle. Ainsi, il a l'honneur d'être connu de vous monsieur le comte ?

—Oui, connu, parfaitement connu.

—Vous a-t-il, par hasard, raconté une histoire assez drôle qui lui est arrivée ?

—Un soufflet que, dans une soirée, il reçut d'un certain animal...

—Et vous a-t-il dit le nom de cet animal ?

—Non, monsieur le comte, il ne m'a pas dit... Ah ! monsieur le comte, m'éclairai-je, devinant la vérité, pardonnez-moi... Je ne savais pas... Serait-ce vous ?

—Moi-même, répondit le comte d'un air de confusion, et ce tableau troué est un souvenir de notre dernière entrevue.

—Ah ! cher ami, dit la comtesse, pour l'amour de Dieu ne parle pas de cela ! cela me fait encore peur.

—Non, dit le comte ; il faut dire la chose à monsieur, il sait commettre le malheur d'offenser mon ami, il est juste qu'il apprenne comment il s'est vengé.

Le comte m'avança un fauteuil, et j'écoutai avec la plus vive curiosité le récit suivant :

—Il y a cinq ans que je me maria. Le premier mois, "the honey moon," je le passai ici, dans ce château. A ce château se rattache le souvenir des moments les plus heureux de ma vie, et aussi d'un des plus pénibles.

Un soir, nous étions sortis tous les deux à cheval : le cheval de ma femme se défendait ; elle eut peur ; elle mit pied à terre et me pria de le ramener à main, tandis qu'elle regardait le château à pied. A la porte, je trouvais une calèche de voyage. On m'annonça que, dans mon cabinet, il y avait un homme qui n'avait pas voulu décliner son nom, et qui avait dit seulement qu'il avait à me parler d'affaires. J'entrai dans cette chambre-ci, et, dans le demi-jour, je vis un homme à longue barbe et couvert de poussière, debout devant la cheminée. Je m'approchai, cherchant à me rappeler ses traits.

—Tu ne me reconnais pas, comte ? me dit-il d'une voix tremblante.

—Silvio ! m'écriai-je. Et je vous l'avouerai, je crus sentir mes cheveux se dresser sur mon front.

—Précisément, continua-t-il, c'est à moi de tirer. Je suis venu décharger mon pistolet. Est-tu prêt ?

J'aperçus un pistolet qui sortait de sa poche de côté. Je mesurai douze pas, et j'allai me placer là, dans cet angle, en priant de se dépêcher de tirer avant que ma femme rentrât. Il ne voulut pas et demanda de la lumière. On apporta des bougies.

Je fermai la porte, je dis qu'on ne laissât entrer personne, et, de nouveau, je le sommai de tirer. Il leva son pistolet et m'ajusta... Je comptais les secondes... Je pensais à elle... Cela dura une effroyable minute... Silvio baissa son arme.

—J'en suis bien fâché, dit-il, mais mon pistolet n'est pas chargé de noyaux de guignes... une balle est dure... Mais je fais une réflexion : ce que nous faisons ne ressemble pas trop à un duel, c'est un meurtre. Je ne suis pas accoutumé

THE SLAUGHTER SALES



I have been waiting for developments for the true inwardness of these sale. In many cases the prices are increased 30 per cent. AND THEN REDUCED, bringing them back to par. Customers WHO KNOW THE VALUE of Goods will Find my prices as low as any in the market and the largest Stock in the County to select from. My constantly increased sales is the best evidence that I AM IN IT, and cannot be WELL CROWDED OUT.

BARGAINS In Ladies and Gents Fur Goods
In Ladies Dress Goods
In Boots and Shoes
In Fur Coats and Sleigh Robes
In Ready-made Clothing
In Hats and Caps.

Christmas Novelties, suitable for presents, from Childhood to old age, At very low prices.

ALL KINDS OF FARM PRODUCE WANTED



ROBT. T. HOLMAN
Summerside Dec. 9th 1896

DALTON & GALLANT

We are now installed in our New Store where we invite the Public to give us a call —COME AND SEE OUR TEN CENTS GOODS— PUREST AND BEST DRUGS.

We have unsolicited testimonials from our wholesale supply houses, that we in partien ar ALWAYS insist, when ordering Drugs, to get the Purest and best that the market can apply

We are therefore ready at all times to supply the PUREST DRUGS at as low a price as can be had.

We buy for cash, we get discounts, we sell for cash, we make everything count. We have no bad debts, we economize in every way—All this is a benefit to the buyer.

PATENT MEDICINES Our shelves are filled with the popular patent medicines of the day—As to price—Well, try us once. If you do each and every time you will need medicine you will come and buy at the —
TIGNISH DRUG STORE.

RE ESTATE OF J A BRENNAN

TIGNISH

All persons indebted to the above Estate are hereby notified to make immediate payment of their respective accounts at Michael Brennan's store at Tignish. The balance of the stock saved from the fire will be sold at a bargain. Parties wanting Boots, Shoes Harness and Ready-Made Clothing will find this store to be the best and cheapest place to spend their money.

JOHN P. BRENNAN
ASSIGNEE

à tirer sur un homme désarmé. Recommencons tout cela ; tirons au sort à qui le premier en La tête me tournait. Il paraît que je refusai... Enfin, nous chargeâmes un autre pistolet ; nous fimes deux billets qu'il jeta dans cette casquette qu'autrefois ma balle avait traversée. Je pris un billet, et j'eus encoile le numéro 1. —Tu es diablement heu-
reux, comte ! me dit-il avec un rourire que je n'oublierai jamais. Je ne comprends pas ce qui se passait en moi et comment il parvint à me contraindre... mais je fis feu et ma balle alla frapper ce tableau. Le comte me montrait du doigt la toile tronée par le coup de pistolet. Son visage était rouge comme le feu. La comtesse était plus pâle que son mouchoir, et moi j'eus beaucoup de peine à retenir un cri. —Je tirai donc, poursuivit le comte, et, grâce à Dieu, je le manquai... Alors, Silvio— dans ce moment, il était vraiment effroyable !—se mit à m'ajuster. Tout à coup, la porte s'ouvrit, Macha se précipita dans le cabinet et s'élança à mon voi : page 6